

**Bruxelles 3 mars 2018** : Christian Fierens : Présentation de « *Les pièges du réalisme* »  
Christian Fierens et Franck Pierobon.

Bien, nous allons commencer la marinée. En tant que Présidente de l'Association Freudienne de Belgique, je remercie « Lire en psychanalyse, la collection « Lire en psychanalyse », et d'avoir invité l'« Association freudienne de psychanalyse de Belgique » à cette journée qui va débattre ce matin du livre de Christian Fierens et Franck Pierobon, qui malheureusement est absent parce que malade, à partir du livre qu'ils ont écrits ensemble : « Les pièges du réalisme, à propos de Kant et Lacan ». Ensuite se seront mes livres de Elie Doumit et Hubert Ricard qui sont membres de l'« Association Lacanienne Internationale ; nous citerons leurs ouvrages à ce moment.

Je vous remercie et laisse la parole à Christian.

Christian Fierens :

« Les pièges du réalisme », c'est un livre qui n'est pas uniquement théorique, je dirais même que c'est un livre qui a des implications directement pratiques.

Le psychanalyste praticien est en effet confronté dans sa pratique à des contradictions incessantes. Ils y a malheureusement les contradictions inhérentes à l'inconscient de son analysant, il ya ses contradictions à lui, et puis de toutes ces contradictions il y a leur reflet dans la façon de penser de la psychanalyse. Ainsi on pense très facilement que dans la psychanalyse il s'agit de la réalité psychique ; hors si nous y réfléchissons un petit peu plus loin on peut remarquer que la réalité se présente comme quelque chose d'un roc dans la réalité, indépendamment du psychisme, et que le psychisme se présente justement comme quelque chose qui n'est pas la réalité. Donc réunir réalité et psychique c'est une façon un peu facile de faire, d'évacuer, de faire semblant qu'on évacue une contradiction qui est pourtant fondamentale dans notre pratique.

Quand nous parlons du sujet barré, c'est la même chose, nous pensons qu'il y a un sujet, un sujet qui est bien là, et puis nous disons qu'il est là après, donc qui n'est pas là. Quand nous parlons de l'Autre, c'est encore la même chose, l'A/utre oui, et bien finalement il n'est pas là. Quand nous parlons de la réalité sexuelle, de la relation sexuelle, c'est sûr qu'il y a relation sexuelle, puis on apprend réellement qu'il n'y a pas de relations sexuelles.

Il y a donc comme cela toute une série de contradictions qui ne sont pas simplement des choses qu'on pourrait éliminer facilement, mais qui font la matière même de notre pratique. Et donc le praticien est confronté à ces antinomies qu'il le veuille ou non.

Nous savons encore au niveau de l'inconscient, l'idée que tout est déterminé dans l'inconscient ; que tout est déterminé dans l'inconscient, mais, s'il en est ainsi quel est le sens qu'il y a à faire une psychanalyse, puisque tout est déterminé. Donc nous pensons que tout est déterminé dans l'inconscient et ne même temps nous pensons que nous ne sommes absolument pas déterminés et qu'il est possible qu'une psychanalyse apporte des changements fondamentaux. Donc ça n'est pas complètement déterminé.

On peut naturellement accoler toutes ces contradictions, ces termes contradictoires l'un à l'autre et dire que ce sont des oxymores, mais la question, le fait de renommer tout cela oxymores ne résout absolument pas le problème auquel est confronté le psychanalyste, le psychanalyste clinicien, pas simplement le théoricien.

Toutes ces façons de penser contradictoires, ou plutôt la contradiction de ces façons de penser vient du fait que nous avons une croyance en une réalité « roc » qui serait primitive avant tout : que le sujet est en réalité, que le névrosé est névrosé, que le psychotique est psychotique et que c'est seulement par après que qu'interviendrait la façon de traiter ces réalités premières. Naturellement le psychanalyste peut biaiser avec toutes ces contradictions, et les écarter, soit en s'appuyant sur ceux qui ont déjà pensé toutes ces

choses-là, et qu'il n'y plus besoin de penser, et donc de faire référence à ces auteurs, comme par exemple Lacan, Freud ; et dire : « voilà, Lacan a dit ceci ou cela, Freud a dit cela. Mais les contradictions ne sont pas nécessairement levées pur autant. D'autant plus que ces auteurs, en général, sont bien conscients de ces contradictions.

Vous voyez donc donc que la référence dogmatique à des théoriciens qui auraient déjà tout pensé ne suffit surement pas. La position sceptique ne suffit pas non plus, et de dire « ben nous on ne sait pas, on verra bien ce qui va se passer... ».

Donc la contradiction, les contradictions sont inhérentes à notre pratique, elles restent, elles se redoublent. Et il n'y a qu'une façon d'en sortir, c'est de changer de méthode, de changer la méthode et de cesser de penser que nous avons à faire à des choses qui sont assurées comme le fait de que nous aurions devant nous un sujet bien déterminé, ou que nous aurions un inconscient bien déterminé, caché bien sûr, mais qui existerait tel qu'il est dans l'inconscient. En posant cela on change complètement de point de vue, et on part dans un point de vue qui rejette complètement la position d'un réalisme. C'est-à-dire de croire que nous avons à faire d'abord à des réalités pour entrer dans une pratique où une autre façon de pratiquer est première, où notre façon de parler et de dire est première.

Donc promouvoir le faire de cette pratique, donc la méthode, notre façon de penser, comme première, ce qui est tout à fait fondamental en psychanalyse. Ce que Lacan appelait la mise en question du sujet. ; Donc ce n'est pas le sujet, c'est la mise en question qui est première. Cette façon de concevoir la psychanalyse comme mise en question, comme mise en question primordiale, rejoint quelque chose qui s'est vécu dans la philosophie au niveau de Kant. Kant qui a eu le même genre de difficulté au niveau de la métaphysique ; c'est-à-dire qu'il rencontrait des arguments tout à fait valables que démontraient des thèses absolument contradictoires concernant le monde.

On connaît les antinomies de « Raison pure », qui ne fut qu'un système de contradictions ou les thèses et les antithèses s'opposaient avec des arguments parfaitement valables d'un côté comme de l'autre ; à ceci près que la thèse prend comme prémisses, comme point de départ l'antithèse, et que l'antithèse prend comme point de départ la thèse. Et donc on démontre des choses absolument contradictoires et de façon absolument valable. C'est naturellement très gênant pour un métaphysicien rigoureux comme Kant. Et comment Kant pouvait-il faire pour se débrouiller avec ces antinomies ? La réponse de Kant c'est de dire qu'il faut cesser de croire qu'on a à faire avec la réalité d'un monde. La réalité d'un monde qui n'existe pas pourrait-on dire, il y a seulement la façon dont je peux penser le monde.

A partir des antinomies de la raison pure, Kant propose de changer radicalement la conception de la connaissance. On ne va plus partir des objets de la connaissance pour essayer de de les approcher secondairement ; on va partir de la façon de connaître, de l'expérience de la connaissance elle-même. Il faut partir non pas de la réalité, des objets de la réalité du monde, mais de notre expérience dans laquelle une réalité peut apparaître. Il faut changer complètement notre façon de faire. Au lieu de partir des objets comme donnée du monde, comme une donnée du monde – c'est là le piège—il faut partir de notre expérience de l'objet. C'est à partir de là que ??? proposait de mettre en évidence l'architectonique.

En psychanalyse, c'est semblable. Le sujet est essentiellement mis en question. A travers cette mise en question du sujet, la première question est de penser quel est notre

rapport à la chose psychique, à la réalité psychique on dira. Mais c'est une façon de répondre qu'a eu Freud lorsqu'on lui demandait : la réalité dernière est-ce que c'est un fantasme, ou est-ce que c'est un trauma. Ce que la psychanalyse va trouver en fin de compte comme cause de la névrose c'est soit un traumatisme réel soit un fantasme. Et la réponse de Freud c'est de vous questionner, de poser cette belle question : « Mettez-vous en chemin et occupez-vous de la réalité psychique ». C'est-à-dire qu'on va commencer tout de suite non pas à différencier la réalité dans la réalité du monde extérieur et dans la réalité du monde du psychique, ou si on va prendre comme point de départ que cet objet nous ne l'avons pas, et que donc, nous devons entrer dans les associations, dans ce qui va se jouer dans la parole.

De point de départ donc il n'y en a pas. Il n'y en a pas, sinon que nous sommes obligés de prendre un point de départ – à défaut d'en prendre un solide on va en prendre un, tel qu'il nous vient en première approximation. On va prendre quelque chose que nous imaginons pouvant être la réalité, l'imaginaire d'une réalité qu'on dirait provisoire. Je prends quelque chose pour vrai, je tiens une réalité pour une réalité, mais je la tiens comme une provision, comme pour promouvoir justement le parler et développer mon questionnement.

Le symbolique, c'est ce qui peut se dire de la vérité, cette réalité que nous avons prise de façon tout à fait provisionnelle et avec ce fait que le fait de le dire va pouvoir produire quelque chose, autrement dit il va y avoir une efficacité de la parole.

Et le réel, qui n'est sûrement pas la réalité, c'est presque antinomique à la réalité, c'est précisément ce qui échappe, ce qui échappe à ce que nous avons pris pour une réalité provisionnelle. Et ce qui échappe aussi à ce que nous avons essayé de mettre en parole dans notre dire, avec l'efficacité de la parole qui vient donc là comme un échec, comme quelque chose qui est toujours en reste par rapport à ce que nous pouvons imaginer et à ce que nous pouvons symboliser.

Voilà donc le sens, en général des « - pièges du réalisme » qui me semblent s'appuyer à la fois sur une position philosophique, sur une position philosophique représentée de façon tout à fait éminente par Kant, notamment dans la révolution, ce qu'il appelle révolution copernicienne, on pourrait dire ; c'est-à-dire le changement radical de la méthode qui consiste à abandonner le point de vue réaliste – qui partirait d'une réalité, d'un objet – pour se concentrer d'emblée sur la façon, sur la méthode d'aborder le réel.

Le psychanalyste donc, dans ce sens-là ne part pas d'une réalité, ne part pas d'un diagnostic, ne part pas de la question de savoir qui est son objet, qui est son analysant, tout aussi bien en ce qui le concerne (« aussi bien que chez lui »), il part du fait que ce qui vient chez lui est mis en position d'être un analysant, d'être dans ce parcours d'analyse – ce qui est vraiment tout autre chose que la perspective ancienne, qu'on pourrait dire ancienne de la psychologie ou de la psychiatrie classique.

Voilà une petite introduction au sens de ce livre que donc nous avons écrit à deux : quelqu'un, moi-même qui est plutôt psychanalyste et Franck qui est un spécialiste éminent de Kant et de cette question du réalisme et de l'architectonique.